

riter aux yeux de leurs tuteurs... Voilà pourquoi, Monsieur, je me suis longuement étendu sur des circonstances pénibles; puisse du moins l'estime des honnêtes gens me tenir compte des maux que j'ai soufferts en silence. La vôtre me serait doublement précieuse et j'ose y compter.

Recevez, Monsieur, l'expression bien sincère de mon dévouement et de mon affection.

DAUSOIGNE.

Monsieur Castil-Blaze,
Homme de lettres et compositeur de musique,
Rue de Buffault, n° 11,
Paris.

CHARLES BARZEL.

LETTRES ITALIENNES

Domenico Giuliotti : *Poesie*, Vallecchi, Florence. — Ugo Betti : *Canzonette : La Morte*, Mondadori, Milan. — Pietro Mignosi : *Crescere*, Tradizione, Palerme. — Gino Novelli : *Migliore Stella*, Tradizione, Palerme. — Guglielmo Lo Curzio : *Accordi in Minore*, Formiggini, Rome. — Vittorio Malpassuti : *I Canti di Settembre*, Formiggini, Rome. — Remo Mannoni : *Fermento*, chez l'auteur, Rome. — Valentina Magnoni : *Liriche*, Tempo della Fortuna, Rome. — Ofelia Mazzoni : *Noi Peccatori*, Zanichelli, Bologne; *Poemetti*, Montes, Turin. — Aldo Palazzeschi : *Stampe dell' 800*, Treves, Milan. — Tommaso Gallarati Scotti : *Storie di noi mortali*, Treves, Milan. — Massimo Bontempelli : « 522 », Mondadori, Milan. — Paolo Monelli : *L'Alfabeto di Bernardo Prisco*, Treves, Milan.

La poésie ne peut subsister que si elle est en perpétuel mouvement, comme la vie même dont elle exprime l'essence; et il lui est nécessaire, par périodes, de se renouveler aussi bien dans ses formes que dans son esprit, pour qu'elle soit purifiée de toute convention. Car la convention finit par tuer la poésie. En France, nous avons eu à la fin du siècle dernier le grand renouvellement du symbolisme qui a ramené notre lyrique à ses sources vives, à sa véritable tradition, aux maîtres du xvi^e et du xv^e siècle tout en fondant une sensibilité particulière. En Italie, où la poésie lyrique est genre prédominant, il faut remonter jusqu'à Parini et à Foscolo pour trouver un véritable renouvellement dans le vers. Par la suite, sous des apparences plus ou moins différentes, les artisans du vers ne firent que remettre en œuvre ce que ceux-là avaient fait. Il nous apparaît aujourd'hui que Carducci, d'Annunzio, Pascoli innovèrent bien moins qu'on n'avait cru tout d'abord. La poésie italienne ressent maintenant ce besoin de renouvellement. Réussira-t-elle à l'accomplir avant longtemps, il est difficile de le dire.

Intéressantes à cet égard sont les **Poesie** de Domenico Giuliotti. Les pièces de ce recueil s'échelonnent de 1905 à 1930. Vingt-cinq ans de poésie. On y saisit une évolution très sensible. D'abord, quelque recherche, de la facilité, mais une forme franche qui rappelle quelquefois la netteté de Parini. Cela n'irait qu'à du faux Carducci; mais bientôt les pièces deviennent plus rudes, non toutefois sans quelque surcharge. Le poète cherche. Il adopte bientôt le *sermon prisco* des auteurs du Trecento dont il peut faire revivre, lui florentin, toute la verdure. Ce n'est pas un pastiche. Le souvenir de Dante serait trop écrasant. Enfin, dans des pièces comme *Rosa autunnale* et *Il nostro Cuore*, il arrive à une simplicité toujours rugueuse, mais pleine d'élan. Dans ce rude moule, Domenico Giuliotti a coulé une matière bouillonnante, une pensée qui d'abord inclinerait, dans *Nirvana*, à un soupçon de panthéisme, pour aller jusqu'à la foi la plus ardente. La densité de cette pensée donne aux vers le serré fort austère de ceux de Michel Ange et de Campanella, ces rapprochements ne devant être pris que comme indications, car le recueil de Domenico Giuliotti a, d'un bout à l'autre, son originalité de ton. Il restera, non loin des *Cantici orfici* du pauvre Dino Campana qui vient de mourir, mais au-dessous tout de même, comme une œuvre de haute saveur toscane.

Ugo Betti a obtenu, de moitié avec Fernando Losavio, le prix de poésie de l'Académie Mondadori avec son recueil **Canzonette : la Morte**. Il est allé à la facilité voulue des thèmes populaires qu'il traite en des sortes de ballades non plus à formes fixes, comme au temps du romantisme, mais plus librement, avec des teintes qui rappelleraient plutôt Maeterlinck et Jahier. Une pièce comme *Canzonetta del Peccatore senza confortò* accuse bien l'intention d'une chanson à la manière ancienne. Le contenu de ces pièces est de pitié pour la misère des humbles, mais d'une certaine force et sans plat sentimentalisme. *Canto di Emigranti*, s'il était tant soit peu plus serré, serait un morceau anthologique. C'est une fort belle pièce tout de même.

Le groupe palermitain de la *Tradizione* nous donne deux recueils : **Crescere**, de Pietro Mignosi, et **Migliore Stella**, de Gino Novelli. Dans tous les deux on sent un grand désir

de libération, aussi bien spirituelle qu'artistique. Peut-être est-ce cette lointaine Sicile qui nous apporte le plus de nouveauté. En dehors de cette communauté de tendances et de sentiment, il y a entre les deux poètes une différence individuelle assez marquée. Pietro Mignosi a plus de vigueur; et bien que, dans certaines pièces, il use d'un procédé trop anecdotique, sa poésie, en général, est riche de pensée. Elle ne dédaigne pas l'ironie, comme dans *Kant*, *Credulità*. Une des meilleures, comme nouveauté de facture, est *Adulterio*.

Gino Novelli a plus de sensibilité. Certaines de ses pièces sont d'une délicatesse qui exprime non pas de la résignation, encore moins de l'inquiétude, mais une sorte de consentement à la douleur qui fait que ces vers sont colorés d'une subtile mélancolie. Le rythme est aussi moins carré, beaucoup plus musical. *Migliore Stella* est certes d'une fort grande richesse, et il met Gino Novelli parmi les meilleurs poètes de l'Italie d'aujourd'hui.

Il se trouve que ces quatre poètes font profession du catholicisme le plus ardent. D'autres, du moins dans leurs vers, sont d'une philosophie moins accusée. Guglielmo Lo Curzio, qui est aussi palermitain, fait montre, dans **Accordi in Minore**, d'une belle légèreté prosodique, en des caprices poétiques qui ne sont pas sans grâce. Quelques pièces des **Canti di Settembre**, de Vittorio Malpassuti, allient l'ingéniosité à la sensibilité. Jolie est la pièce *L'Amica lontana*: « J'ai une petite amie lointaine sur la mer d'Allassio. » Tandis que Remo Mannoni, dans **Fermento**, nous ramène à un futurisme assagi, régularisé parfois jusqu'aux formes traditionnelles. Valentina Magnoni, dans ses **Liriche**, chante ses inquiétudes en une prosodie libre et parfois ingénieuse. Ofelia Mazzoni, dans ses deux derniers recueils **Noi Peccatori** et **Poemetti**, est encore animée de cette sensualité directe et saine qui donnait le principal de leur caractère à ses précédents poèmes. Nous trouvons dans ceux d'aujourd'hui un apaisement troublé parfois par quelque nostalgie. Dans certains poèmes d'allure anecdotique, sur sainte Catherine de Sienne et Jeanne d'Arc, elle va même jusqu'à la pleine acceptation religieuse. Ces deux recueils, par ailleurs, font preuve d'une belle maîtrise de forme.

Aldo Palazzeschi, lui, a abandonné le vers. Sans doute va-t-il toujours à la recherche de la poésie. Il l'avait manquée dans la *Piramide* où il pensait renouveler des mystifications qui avaient rendu célèbres certaines de ses poésies. Aujourd'hui, affectant l'attitude d'un petit garçon bien sage, il croit la trouver dans ses **Stampe dell' 800**. Mais il tombe dans l'autre excès : il se montre trop raisonnable. Ces *Stampe* sont des souvenirs d'enfance et de jeunesse; mais Palazzeschi n'a pas osé leur donner le seul vêtement qui leur eût convenu : un florentinisme très accusé, sans lequel ils ont peu de caractère. Nous nous souvenons trop de *Natio Borgo Selvaggio* du pauvre Paolieri, qui est un chef-d'œuvre, ainsi que des premiers livres de Cicognani. Il faut qu'Aldo Palazzeschi revienne au vers et à la poésie pure. C'est un devoir auquel il ne peut vraiment plus se soustraire. La poésie italienne attend encore quelque chose de lui.

Tommaso Gallarati Scotti aussi est poète, bien qu'il n'ait jamais composé de vers: Mais ces *Histoires de l'Amour Sacré et de l'Amour Profane*, dont nous attendons encore une traduction française, débordent de véritable poésie. Toute son œuvre postérieure, j'entends celle d'imagination, est dans le prolongement de ce premier livre. Ainsi son nouveau recueil de nouvelles : **Storie di noi mortali**. C'est toujours la même recherche, ardente et mesurée, où l'expectative de l'absolu est enfin satisfaite par la foi conquise ou retrouvée. Cependant, ces histoires-ci ont parfois une sorte de cruauté, une odeur de sang qui ne laisse pourtant aucune amertume. Elles sont construites selon un rythme brisé qui amène un dénouement subit, le coup du destin tombant alors qu'on ne l'attendait pas; et c'est d'un profond effet moral. La meilleure de ces nouvelles est *Don Gregorio*, un prêtre d'un mysticisme un peu inquiet qui commence par faire du populairisme; puis, sous l'influence de doctrines éhérodoxes, il perd la foi et quitte l'habit. Mais un jour, dans le pays où il a exercé autrefois son ministère, il est appelé dans un cas d'extrême urgence pour donner l'absolution à un mourant. L'acte, théologiquement, est valable. Et bien qu'il y répugne d'abord, Don Gregorio l'accomplit. Mais cet acte de médiation, cette substitution de Dieu à sa personne le retourne,

et il rentre dans l'Eglise. Beau sujet, auquel nous ne pouvons reprocher que d'être trop brièvement traité. Il y a là matière à la plus profonde étude de psychologie religieuse. Tommaso Gallarati Scotti devrait le reprendre analytiquement. Il pourrait en sortir un livre d'une rare profondeur, et nous l'attendons.

Massimo Bontempelli vient de donner une fantaisie sur l'automobile : **522**. Le sous-titre, *récit d'une journée*, en précise bien la nature. Il est amusant de voir comment il manie le vocabulaire technique. Un académicien se doit de châtier son langage. Massimo Bontempelli a donné au sien les étrivières. Il se fait scrupule d'employer la parole *garage*, d'une si belle concision latine. Mais c'est un mot français, condamnable par conséquent. Il le remplace par *autorimessa*, déplorablement barbare. En revanche, il use sans contrainte des mot *crik* et *klakson*, qu'on ne peut écrire en une orthographe vraiment italienne. Sachons-lui gré tout de même s'il a laissé tomber, crainte d'une mauvaise note, le mot *chauffeur*, de n'avoir pas été jusqu'à employer l'affreux *autista* qu'il ne sera pas facile d'imposer à l'usage. Nous avons été surpris de le rencontrer dans le texte de Tommaso Gallarati Scotti. Par ailleurs, Massimo Bontempelli s'en est tenu à la fleur de son sujet. Il n'a pas poussé fort avant l'étude de l'adaptation de l'homme au machinisme contemporain. J'ai eu tout récemment la joie de surprendre M. Homais en train de sortir sa voiture du garage (que Bontempelli me passe le mot), ce fut véritablement énorme. Il était encore plus bête que dans la pharmacie d'Yonville. La mécanique ne les a pas rendus intelligents. Quel sujet pour Massimo Bontempelli.

Paolo Monelli, qui a écrit des livres de fond, est aussi très sensible à ces ridicules contemporains. Il le montre bien dans l'**Alfabeto di Bernardo Prisco**. Ces articles, qui vont depuis A jusqu'à Z et sont suivis de paralipomènes, furent, lorsqu'ils parurent dans la presse, une mystification littéraire. Nous avions déjà le *Dizionario dell'uomo salvatico*, de Papini et Giuliotti, si haut de ton qu'il ne put aller plus loin que la lettre B. Il ne fut pas inutile. Il servit aux rancœurs de ceux qui n'avaient pas osé s'en prendre à l'*Histoire du Christ*. Ils eurent beau jeu. Dans leur *Dictionnaire*, ces terribles

hommes avaient l'audace de dire du mal du diable. C'est aujourd'hui un personnage qui a droit à tous les ménagements. Paolo Monelli, lui, n'écorche ni même n'égratigne. Il se contente de montrer de l'esprit, et du meilleur, celui qui ne force pas ses effets. On ne peut que sourire, comme souriront tous nos compatriotes qui liront les passages où il reprend certains travers extérieurs des Français. C'est, ma foi, bien attrapé, et nous n'aurions nul sujet de nous en plaindre.

PAUL GUITON.

LETTRES CANADIENNES

Docteur Edmond Grignon : *En guettant les ours*, Librairie Beauchemin, Montréal. — Louis Dantin : *La vie en rêve*, Librairie d'Action Canadienne-Française, Montréal.

Il y aurait de bien agréables ana canadiens à publier. Le Dr Edmond Grignon en donne un avant-goût dans ses mémoires qu'il a intitulés suivant une expression locale : **En guettant les ours**, c'est-à-dire en attendant au chevet de la parturiente. Ces histoires et tout ce livre d'ailleurs témoignent d'une bonhomie, d'une gaieté, d'un entrain, qui font dire à tous les lecteurs canadiens : « Ah! c'est vraiment de chez nous, c'est bien ça! » et qui feraient dire à tout lecteur français : « C'est de la bonne veine gauloise. »

L'auteur n'a aucune prétention littéraire. Il raconte simplement devant des amis, avec un petit œil ironique quand la blague est trop forte. Mais, en même temps, il fournit un excellent document sur des mœurs dont on devrait plus s'enorgueillir là-bas, si tant est que la valeur des hommes l'emporte sur le confort américain.

C'est aussi l'atmosphère du pays de Québec que M. Louis Dantin a voulu rendre dans ses récits et nouvelles réunis sous le titre de **La vie en rêve**. Il faut se montrer particulièrement sévère pour cet auteur. Car, celui qui a écrit la remarquable étude de psychologie paysanne qu'est *Le risque*, ne peut se permettre de présenter, quelques pages plus loin, des fadaïses comme *Tu tousses* et *Rose-Anne*.

M. Louis Dantin devrait se méfier d'un certain sentimentalisme d'une gentillesse un peu trop facile. Cela lui éviterait de compromettre parfois la beauté de ses nouvelles.